

Brèves littéraires

Brèves

Maris, amants et femmes

Suzanne Myre

Numéro 56, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2000). Maris, amants et femmes. *Brèves littéraires*, (56), 66–69.

Maris, amants et femmes

Nuit silencieuse. Vous mettez vos souliers, les noirs avec la semelle noire, et ce manteau adoré que Robert qualifie de ringard. Ringard. Il aime utiliser ces mots qui vous font sentir ignorante. Le chat s'assoit devant la porte (il fait le chien) tandis que vous vous affairez à attacher les boutons compliqués du manteau ringard. Vous sentez le détestable et inévitable gratouillement de la culpabilité à l'idée de ce que vous vous apprêtez à faire, mais ça ne dure pas. Robert mérite bien le sort qui l'attend, après tout ce qu'il vous fait subir depuis les derniers jours.

Vous poussez le chat avec le bout du pied, tout doucement, vous l'aimez ce chat bien qu'il soit celui de Robert et que tous les vêtements noirs qui vous donnent tant de style et quinze livres de moins soient maintenant roux et blancs. Vous descendez l'escalier comme un voleur (c'est-à-dire en volant au-dessus des marches) pour ne pas réveiller Robert ; il ronfle comme un moteur, mais il a le sommeil léger. Ne se réveille-t-il pas toujours à chaque fois que vous gémissiez « Mauriiiiice Mauriiiiicccce... » dans vos rêves et que vous avez à vous justifier durant des siècles à propos de ce Maurice qui est en fait seulement le demi-frère que vous n'avez jamais vu ni connu puisqu'il a été adopté avant votre naissance

par une famille d'accueil serbo-croate, c'est ce que vous vous efforcez de faire croire et ça marche à tous les coups, à force de baisers distrayants et de mains habiles.

Vous voilà maintenant dans la rue, avec les doigts de la main droite bien crispés sur l'enveloppe contenant la lettre qui devrait régler le compte du ronfleur dans votre chambre. Une pensée de condoléances pour le chat, innocent après tout, traverse votre esprit, mais vous vous consolez en vous disant : « tel maître tel chat ».

Vous tourniez le coin d'une rue que vous détestez ; c'est là que se trouve l'appartement de la femme qui a foutu en l'air votre vie de couple monotone et presque centenaire mais tellement solide, pensiez-vous du moins. Il y a quinze jours, alors que vous appreniez la liaison de votre mari avec cette vous ne savez qui en nettoyant les poches de son pantalon « Qu'est-ce-que-c'est-que-ce-condom-on-n'en-a-jamais-utilisé-dis-moi-son-nom-salaud-ou-je-te-tue », vous avez cru voir le mot « FIN » imprimé *jumbo* sur le roman de votre amour. Mais, fait inusité, vous ressentez un nouvel élan doublé d'un regain d'intérêt envers votre mari, prenant la forme de plans de vengeance divers, ravivant le pouvoir d'imagination larvé en vous. Vous l'avez suivi un soir (en pensant que c'est le genre de boulot que vous auriez aimé, pincer les maris infidèles) et avez découvert la niche de fornication du couple. Depuis, vous vous mourez de voir la face de la femme qui cherche à détruire votre famille (si chat + femme + mari = famille) en sachant

fort bien que ça n'apporterait que la confirmation de votre idée fixe : elle doit adorer Barbra Streisand ou lui ressembler, puisque votre mari fredonne ses stupides chansons *non-stop* depuis dix jours, alors qu'il l'a toujours détestée auparavant.

Donc, vous voilà arrivée devant la maison de Barbra. Vous vous sentez tout de même idiote avec votre lettre et vous piétinez sur place, cachée par un poteau derrière lequel votre corps dépasse d'au moins six pouces de chaque côté. Vous imaginez, pour ajouter à votre malheur, que Barbra est sans aucun doute plus mince que vous.

Tout à coup, la porte de son appartement s'ouvre et une femme (bâtie comme un clou, sûrement elle) sort, précédée d'un homme. Maurice. Vous tassez votre graisse pour vous fondre dans le poteau et déchiquez la lettre avec les doigts de votre seule main droite.

Vous regardez la femme, votre sœur (c'est bien elle, ça alors, vous la reconnaîtriez même si vous ne l'avez pas vue depuis cent ans) et votre propre amant, et décidez qu'il n'y a rien à comprendre. Il y a belle lurette que vous ne vivez plus sur un nuage rose et que vous avez cessé de vous nourrir de ce bonbon aigre-doux appelé illusion. La nuit est belle, il est encore temps d'en faire quelque chose de bien.

Vous marchez jusqu'au club vidéo, louez « Maris et femmes » de Woody Allen que vous haïssez mais vous aimez le titre, et rentrez tranquillement à la maison. Le chat vous accueille en se répandant en

miaous et en poils, Robert, debout en pyjama, est fou d'inquiétude ou fait semblant, vous lui dites tout de go « ta maîtresse te trompe avec mon amant » et, sans plus vous soucier de lui, finissez la soirée en vous empiffrant de tout ce que votre frigo contient et en cognant des clous devant la télé. Curieux, vous êtes presque heureuse.